

LE DIX-NEUVIEME SIECLE

## COMMENT FREDERIC PONTO

TRENTE CAMPAGNES, VINGT BLESSURES

NE DEVINT PAS MARÉCHAL DE FRANCE

Le sergent et ses hommes descendirent rapidement dans le bois de sapins, au bas de l'escarpement ; ils trouvèrent la vedette qui rechargeait son arme. Le soldat, distinguant vaguement une ombre dans les rochers, avait tiré. Mais l'ombre avait disparu, dégringolant de pierre en pierre sous les sapins. Comment fouiller le bois dans l'obscurité de la nuit ? De quel côté diriger les recherches ? Tout se noyait dans le noir ; on perdit encore quelques balles, tirées sur quelques fantastiques silhouettes de vieux sapins, bradissant comme les sabres leurs branches cassées. Frédéric Ponto, après avoir vainement cherché sous les arbres, remonta tout furieux au campement et distribua aux soldats l'or du Hongrois, sans en rien garder. Juspu'à l'aube, il marcha de long en large parmi les ruines en déroulant tout ce qu'il pouvait savoir de jurons. En même temps que le petit jour, apparurent les têtes des colonnes françaises ; Frédéric, après une dernière recherche dans le bois, remit ses prisonniers et, la tête basse, rendit compte à son capitaine de l'évasion de leur chef.

— Vous avez manqué de vigilance ; une mauvaise affaire pour vous, sergent, dit l'officier : vous alliez passer sous-lieutenant ! Enfin, ne parlons pas de l'évasion, vous aurez l'occasion de vous rattraper !

Huit jours après, Frédéric, toujours furieux de la perte de son trophée de Meisenheim, toujours cherchant du regard maintenant l'uniforme rouge des hussards hongrois, était nommé sous-lieutenant pour sa belle audace au combat du col de Turvis.

— Oh ! je la retrouverai ! dit Frédéric, quand devant le front de sa compagnie, il fut reconnu dans son nouveau grade.

— Quoi ? lui demanda son capitaine.

— La pipe du hussard, ma pipe de Meisenheim !

Au premier bivouac dans les montagnes autrichiennes, le sous-lieutenant Ponto reprenait sa lettre à son frère.

« ... Après mûres réflexions, mon cher frère, je pense, que nous n'avons pas assez de terres pour nos bras et nos appétits à nous deux. Gardés-les donc définitivement pour toi tout seul, puisque tu nourris notre mère ; moi, j'ai un autre état, le général Bonaparte m'a nommé sous-lieutenant. Depuis si longtemps que je suis parti, Dine doit m'avoir un peu oublié. Qui peut dire si je reviendrai jamais de toutes ces guerres ? J'ai oui dire par des recrues du pays que Dine était toujours bonne pour notre mère et pour toi. Epouse-la si elle y consent, mon cher frère, ne te tourmente pas de moi, ni elle non plus, j'aurai toujours de la satisfaction à la savoir devenue ma sœur.

« Sur ma demande, maintenant que je ne porte plus le fusil, mon Arme d'honneur te sera envoyée par le

« Conseil d'administration de mon Corps : je désirerai qu'elle fut conservée pour donner l'exemple à mes petits neveux qui seront par la suite Appelés à la Défense de leur Patrie.

« Assure mes respects et mes civilités à Maman, à mes oncles, tantes, cousins et cousines et je suis pour la vie, en t'embrassant ainsi que Dine, ton frère.

« Frédéric PONTO,

« *Sous-lieutenant à la 26e demi-brigade.* »

V

LE CIMETIERE D'ASPERN

Acculé dans un coin du cimetière d'Aspern, au pied du clocher, dont le sommet se perd dans les tourbillons de fumée, parmi des tombes bouleversées, des amas de décombres, des poutres et des débris de toutes sortes, parmi les tas de cadavres français et autrichiens, le commandant Frédéric Ponto, blessé d'une balle dans l'épaule et de deux coups de baïonnette, presque cloué au mur avec les sept ou huit hommes haletants et pour la plupart blessés qui lui restent, par un flot de grenadiers autrichiens animés par huit heures de furieuse bataille, vient de jeter son sabre à l'ennemi.

Il est pris ; tâtant de temps à autre avec une grimace son épaule où de lancinantes douleurs commencent à percer le premier engourdissement après le choc de la balle, le commandant regarde les Autrichiens, serrés dans le cimetière réparer hâtivement les brèches et se préparer à se défendre contre un retour des Français. Le clocher est déjà garni de tirailleurs qui, par les ouvertures d'où s'envolaient naguère les pacifiques appels des cloches, ouvrent un feu infernal sur les Français massés encore dans les jardins au bout du village. Dans la Grande-Rue, s'agitent comme une houle les bonnets à poils des grenadiers autrichiens et hongrois, les bouquets de plumes vertes des Tyroliens, les baïonnettes, les guidons, les drapeaux. Toutes les maisons s'emplissent de soldats, des officiers passent au galop, on entend le roulement saccadé des canons et des caissons, et, par-dessus tous ces bruits, le tonnerre de la bataille enveloppant le village.

Toujours maigre et sec comme autrefois, la moustache blonde tombante, le teint hâlé, Frédéric Ponto est maintenant un vieux soldat ; il a trente-six ans et seize années de service. Douze ans se sont passés depuis sa première campagne en Italie avec Bonaparte, depuis sa deuxième rencontre avec le Hongrois Praczy, Bonaparte a eu de l'avancement, il est empereur, et ses armées, comme une marée furieuse, viennent encore une fois battre leurs flots contre la vieille maison d'Autriche.

Soldat par occasion, Frédéric est devenu, comme tous les hommes de sa génération, soldat de métier. Il ne connaît plus d'autre existence maintenant que la vie des camps et des champs de bataille, les longues campagnes suivies de courts repos dans les garnisons ; pour liens de famille et pour relations sociales, il a la camaraderie du régiment. Habitué maintenant à la pémanence de ces guerres toujours entretenues, au sud ou au nord, à l'est ou à l'ouest, il ne s'en étonne ni ne s'en inquiète, il lui semble que c'est la vie ordi-